

volupté

INTERDISCIPLINARY JOURNAL OF DECADENCE STUDIES

Volume 4, Issue 1

Summer 2021

Baudelaire, un esprit singulier

Daniele Carluccio

ISSN: 2515-0073

Date of Acceptance: 1 June 2021

Date of Publication: 21 June 2021

Citation: Daniele Carluccio, 'Baudelaire, un esprit singulier', *Volupté: Interdisciplinary Journal of Decadence Studies*, 4.1 (2021), 185–87.

DOI: 10.25602/GOLD.v.v4i1.1533.g1646

volupte.gold.ac.uk



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License.

Goldsmiths
UNIVERSITY OF LONDON

Baudelaire, un esprit singulier

Daniele Carluccio

Centre de formation professionnelle Arts, Geneva

Qu'est Baudelaire deux siècles après sa naissance ? Il est trop aisé de resouligner l'importance incontestable et incontestée de ses poèmes, de ses écrits intimes ou de philosophe et critique des arts, trop aisé de dire que la sensibilité nouvelle – dite moderne – qu'il a voulu exprimer dans son lyrisme nous demeure d'une inquiétante familiarité. Il est néanmoins toujours excitant d'observer cette familiarité se manifester dans l'écoute captivée que des générations nouvelles d'étudiantes et d'étudiants offrent à la mélancolie de la « Passante » ou au sadisme de la « Charogne » ... Auteur canonique (et scolaire), Baudelaire n'en demeure pas moins vivant, parce que son langage affectif, après lui, a été parlé par beaucoup d'autres, et continue à l'être. Si toutefois je dois retenir ou pointer quelque chose de l'écrivain, en ce bicentenaire, davantage que des poèmes classiques ou culte, ou des alexandrins frappés, imprimés dans la mémoire collective (« – Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! », « Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* ! »), c'est le pli singulier de son esprit. « Je puis devenir grand ; mais je puis me perdre, et ne laisser que la réputation d'un homme singulier », écrivait-il dans une lettre à sa mère. Baudelaire a été, c'est certain, un homme spirituel, et cet esprit qui faisait sa singularité s'est exprimé dans sa poésie comme dans sa prose. Dans l'une, il s'est trouvé une figure privilégiée, l'oxymore. Dans l'autre, il a su faire naître l'étincelle des paradoxes (la modernité comme transitoire, la beauté moderne comme éternité dans le transitoire). Il faut relire le bref poème en prose intitulé « Enivrez-vous » : « Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve. Mais de quoi ? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous. » L'esprit de Baudelaire en quelques lignes : la provocation de l'injonction, l'affirmation brutale, puis sa neutralisation dans l'entente finalement métaphorique de l'« ivresse ». S'enivrer de « vertu » ? Le poète est un moraliste,

mais sa morale est inséparable de la manière fantasque qu'il a de la poser. La vraie provocation réside finalement dans l'équivalence affirmée entre le « vin », la « vertu » et toute autre source d'ivresse. Il y a un nihilisme baudelairien, qui s'alimente à la violence avec laquelle le poète cherche sa place, dans la foule de la ville moderne, et ne la trouve pas, sinon dans une précarité faite condition. Il y a, au fond, un désespoir baudelairien, mais qui est aussi un élan.

Voilà un aspect essentiel de la modernité de Baudelaire, que je pointe ici car il me semble être celui qui s'offre aujourd'hui le moins à l'appropriation. Sans doute a-t-il toujours été pour beaucoup dans la solitude du poète, mais cette solitude demeure, et ne fait que s'accroître. Qui aujourd'hui pour partager l'esprit du poète du *Spleen de Paris*, alors que les problèmes du temps appellent un sens de la responsabilité, un engagement, une positivité qui ne laissent aucun champ au dandysme ou au retrait mélancolique ? Qui pour penser et parler comme il le faisait, c'est-à-dire d'une manière toujours faussement évidente, vraiment dissensuelle, à l'heure où s'impose la clarté des discours et des prises de position, et le (bien) commun, plutôt que le singulier ? Il y a, en définitive, une inactualité de Baudelaire, persistante et peut-être aussi insistante. Avec son ironie, son nihilisme, sa rage de poète maudit, il nous rappelle ce que sont la littérature et l'art, leur condition d'émergence autant que leur contexte idéal de réception. Car c'est en écrivain et en poète qu'il écrit toujours, c'est même à cela qu'on le reconnaît. Pas de littérature sans vacance du sens qui est aussi une ouverture aux sens multiples. Et pas de littérature sans marginalité, situation d'où peuvent naître les valeurs neuves. L'écrivain est toujours au fond cet adolescent qui se demande de quoi sera faite sa vie (et celle des autres), mais qui résiste à y répondre avec des formules déjà éprouvées. « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, traversé çà et là par de brillants soleils ; [...] Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve trouveront dans ce sol lavé comme une grève le mystique aliment qui ferait leur vigueur ? », lit-on dans « L'Ennemi », l'un des grands sonnets des *Fleurs du mal*. Telle est la morale subtile de Baudelaire dont j'aimerais me souvenir, et qui me semble actuelle dans son inactualité même. À toute époque, qui ne manque jamais d'être troublée, il faudrait laisser place à cette vacance – ou ce choc – du sens qu'est la littérature, qui n'est pas une

place de droit, mais une place de nécessité : celle où l'écho des traumas du temps peut avoir la possibilité de se changer en promesse d'avenir. C'est à cette promesse que pensait le jeune André Breton en 1919 en lisant « L'Ennemi » : « Le feu dans la campagne d'hiver attire tout au plus les loups. On est mal fixé sur la valeur des pressentiments si ces coups de bourse au ciel, les orages dont parle Baudelaire, de loin en loin font apparaître un ange au judas ».¹ Un siècle plus tard, je crois que c'est encore à cette promesse qu'il nous faut penser.

¹ André Breton, « Jacques Vaché », en *Les Pas perdus* (Paris : Gallimard, 1969), p. 56.